

Marie-Andrée Beudel et coll., Claude Lévesque, Yuho Chang

Claudine Potvin

Numéro 138, été 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62376ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Potvin, C. (2010). Compte rendu de [Marie-Andrée Beudel et coll., Claude Lévesque, Yuho Chang]. *Lettres québécoises*, (138), 46–47.



Marie-Andrée Beaudet, Élisabeth Haghebaert, Élisabeth Nardout-Lafargue (dir.),
Présences de Ducharme, Québec, Nota bene,
 coll. « Convergences », 2009, 351 p., 29,95 \$.

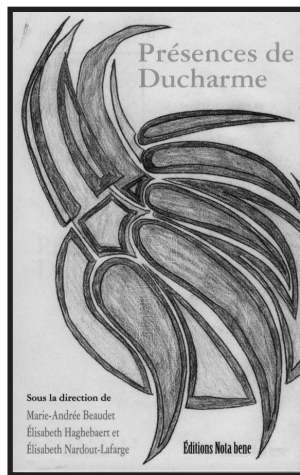
Sous le charme de Gallimard

Quarante ans plus tard, faut-il encore s'interroger sur la place qu'occupe l'œuvre de Réjean Ducharme dans l'institution littéraire ou sur le charme continu de son écriture? Faut-il encore se demander si l'écrivain est toujours présent?

Présences de Ducharme réunit les actes d'un colloque international qui s'est tenu à Montréal en avril 2007. « Ce colloque — curieusement le premier consacré à l'œuvre de Ducharme — est né du désir de souligner et d'interroger les quarante ans de sa "présence", à partir du double objectif de mesurer sa durée et l'actualité de ses effets. » (p. 6)

LES MULTIPLES FACETTES DE DUCHARME

Témoignages et analyses venus d'intervenants des milieux de l'édition, de l'université, du théâtre, des médias, de la musique et des arts visuels, de l'informatique, des recherches archivistiques, témoignent de la présence de l'auteur et d'un désir de repenser l'histoire et le texte ducharmien. Ce livre ne nous permet pas seulement de redécouvrir ou de relire Ducharme, mais autorise un cheminement avec les voix plurielles qui ont accompagné le lecteur assidu au cours de ces quarante ans dans son émerveillement face au verbe de l'écrivain et à l'infinie richesse de son répertoire culturel. En effet, lira-t-on dans l'introduction : « Abondamment commentée par la critique journalistique et universitaire, reconnue tant au Québec qu'en France par de nombreux prix, enseignée, transmise, rapidement classicisée, souvent utilisée comme emblème, l'œuvre a-t-elle conservé la force subversive que lui reconnaissent ces premiers commentateurs? » (p. 5)



L'AUTEUR COMPLICE

Cinq volets sur l'œuvre de Ducharme forment cet ouvrage qui offre une vision fort enrichissante, peu connue dans bien des cas, et originale. Dans un premier temps (« Profils perdus »), Roger Grenier et Monique Ogilvy nous introduisent aux débuts de l'écrivain (édition, archives). Véronique Dassas se penche sur les déguisements de l'auteur, alors que Gilles Marcotte explore les paradoxes de sa réception en France. La deuxième partie (« Complicités ») met bien en scène le rapport complice et l'intertexte, qui ont joué un rôle dans l'imaginaire de Ducharme (Élisabeth Haghebaert, Petr Vurm, Gilles Lapointe). En troisième lieu, « Langue et voix » affiche le travail d'écriture : traduction (Ivan Maffezzini), poétique du blasphème (Marie-Hélène Larochelle), politique et loi (Stéphane Inkel), altérité (Kenneth Meadwell).

Ce livre ne nous permet pas seulement de redécouvrir ou de relire Ducharme, mais autorise un cheminement avec les voix plurielles qui ont accompagné le lecteur assidu au cours de ces quarante ans dans son émerveillement face au verbe de l'écrivain et à l'infinie richesse de son répertoire culturel.

La quatrième série (« Lectures ») propose une suite de trois lectures axées sur le psychanalytique et la jouissance du dire (Anne Éline Cliche), le lieu de la lecture comme tel (Marilyn Randall) et finalement l'insularité comme métaphore (Réjean Beaudoin). Dans la dernière section (« Scènes »), on s'attarde à la dimension extra-littéraire de Ducharme : mises en scène, rédaction de scénarios de films, paroles de chansons, dessins, sculptures et tableaux (trophoux). Gilbert David, Claire Jaubert, Chantal Savoie et Serge Lacasse, André Gervais, Rolf Puls se sont intéressés à cet aspect de la créativité de l'artiste.

Finalement, l'ensemble de ces contributions permet de revoir Ducharme sous un angle renouvelé et de retravailler l'œuvre à partir de nouvelles perspectives, ce qui nous rend la « présence » de l'écrivain tangible et actuelle. Cette collection remet Ducharme sur la scène, lui qui au fond ne l'a jamais quittée.



Claude Lévesque, *La poésie comme expérience*,
 Montréal, Hurtubise, 2009, 172 p., 19,95 \$.

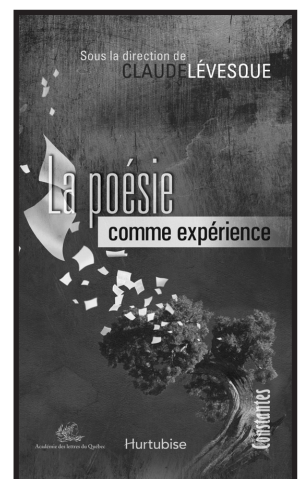
Voleurs de mots

« Et si c'était le mot juste, mais aussi la phrase chantée — la phrase, la stance, la scansion, le vers? » (p. 77), s'interroge Madeleine Gagnon, qui retient trois mots : le dit, le chant, le devoir pour interpeller le poème. Le poète écrit et réfléchit sous le couvert de la philosophie, de l'expérience et à la limite de l'accomplissement.

Pour reprendre à nouveau les mots de Madeleine Gagnon, il faut ajouter : « Et si la poésie, c'était le dit juste et son chant alliés au devoir de ramener sur la scène du poème l'éthique d'une conscience se sachant partie prenante d'une résistance contre une guerre faite à la pensée qui ne dit pas son nom? » (p. 81) Ce sont ces mots que l'on qualifie de « justes » que *La poésie comme expérience* tente de faire entendre par la voix de nos chantres au nom de l'expérience de la poésie et de l'entre-ligne.

AU COLLOQUE DES POÈTES

Claude Lévesque a réuni dans cette collection les propos d'une douzaine de poètes connus qui ont participé au 25^e Colloque des écrivains tenu sous l'égide de l'Académie des lettres du Québec à Montréal en 2007 (Paul Bélanger, Pierre Ouellet, André Brochu, Paul Chanel Malenfant, Madeleine Gagnon, Élise Turcotte,



Paul Chamberland, Louise Dupré, Antoine Boisclair, François Charron, Thierry Dimanche, Normand de Bellefeuille).

LA PAGE EN CREUX

Dans son avant-propos, Claude Lévesque présente le travail poétique à partir d'une réflexion d'ordre philosophique fort pertinente sur la métaphore du vide, l'absence, la béance du réel et le silence étrangement propres au langage. L'impossibilité dans ce contexte n'en débouche pas moins sur la limite et la démesure, mot emprunté à Chamberland. Il faudrait sans doute ajouter l'expérience de la douleur à laquelle se réfère Louise Dupré. Selon Lévesque, « [l]'expérience serait donc la traversée d'une épreuve, d'un danger, [...] une mise en danger, une épreuve limite, une plongée dans l'abîme » (p. 14), d'où la conception de l'art comme un travail en profondeur et le risque de jouer sans se perdre et la lucidité d'une logique du sens inscrite dans « une certaine violence faite au langage, dans l'architecture de la page, les caractères choisis, les blancs, les rythmes, les tonalités, les allitérations, les ruptures syntaxiques et le reste » (p. 25).

LE SINGULIER, L'UNIQUE

Il va de soi qu'un tel recueil, multidimensionnel, offre des inégalités. C'est précisément ce qui rend *La poésie comme expérience* intéressant. Chaque individu situant sa pratique dans un registre à la fois unique et multiple, l'exercice poétique s'affirme comme un mouvement solitaire, d'une part, qui se veut parallèlement pluriel, d'autre part. Or, parler, écrire le poème, revient à plonger au cœur de la résistance, soit dans l'entre-deux. Le discontinu des propos de ces trouvères se fond dans la rencontre des écrivains, celle de l'écriture et de la lecture. À ce propos, François Charron invite à l'ouverture et à la conversation : « LA POÉSIE COMME EXISTENCE : se donner l'occasion d'un singulier dialogue qui est celui de l'être et du don qu'à lui-même il se fait, surprenant dialogue où le poète apprend mieux que le groupe qu'il n'est séparable de personne. » (p. 131)



Yuho Chang, *Famille et identité dans le roman québécois du XX^e siècle*, Québec, Septentrion, 2009, 270 p., 27,95 \$.

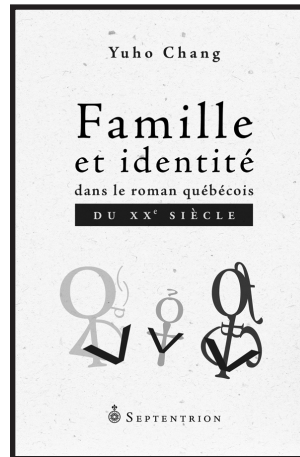
Sociologie de la famille

Dans le « bon vieux temps », les familles québécoises n'étaient pas moins dysfonctionnelles que celles d'aujourd'hui, ce que l'étude de Yuho Chang du roman québécois du xx^e siècle montre bien.

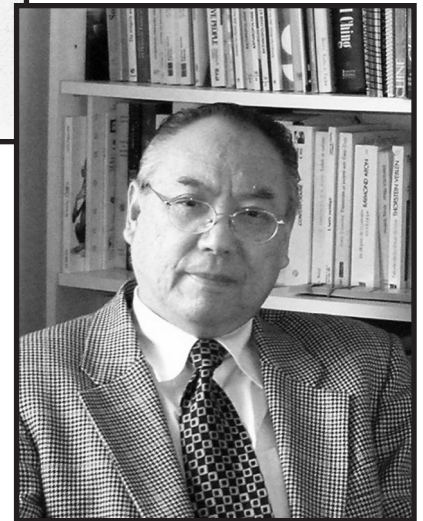
C'est à travers l'examen de huit romans québécois dits fondateurs que Yuho Chang se penche sur la tradition, la famille, l'identité québécoise et une certaine conception du passé. C'est également à partir d'une approche sociologique que l'auteur « essaie de faire un bilan des expériences sur le plan identitaire acquises durant le xx^e siècle par la société québécoise lors de sa modernisation » (p. 8).

FAMILLE ET TRADITION

La famille est le point central de l'étude de Chang. Celui-ci remarque qu'« [i]l n'y a pas de différence entre la sociologie de la famille et [son] étude quant aux



faits familiaux à appréhender » (p. 18). Cette analyse se veut avant tout partielle et non pas exhaustive. Il s'agit d'une sociologie des contenus fondée sur les travaux de chercheurs sociologues et historiens. Chang s'intéresse à la structure et aux fonctions de la famille, à son évolution au cours du siècle antérieur, à la mentalité et aux valeurs de la société québécoise, à l'influence de la religion, aux fondements du



YUHO CHANG

mariage, aux rapports entre les membres de la famille. Cette division lui sert de modèle pour son examen de tous les romans. L'auteur utilise précisément le terme « exemple » qui constitue avant tout une description de l'histoire. Seul *Myriam première* échappe en partie à ces catégories étant donné le changement des valeurs dans l'univers représenté.

LE TEXTE COMME « EXEMPLE »

Yuho Chang a choisi pour son propos un corpus susceptible de lui fournir d'abondants renseignements identitaires et familiaux lui permettant d'explorer la transition d'une société rurale à une société urbaine : *Trente arpents*, *Le Survenant* et *Marie-Didace*, *Bonheur d'occasion*, *Les Plouffe*, *Le Cabochon*, enfin *Maryse* et *Myriam première*. Le corpus est intéressant, mais l'approche retenue n'est aucunement soutenue par l'abondante critique littéraire existante sur ces romans. De plus, l'ouvrage est presque exclusivement descriptif et n'offre que très peu de commentaires analytiques et théoriques. En outre, l'identité ne sera discutée que très brièvement dans le dernier chapitre, et encore une fois sans références aux nombreux ouvrages critiques publiés dans le domaine. Enfin, Chang n'ajoute rien de neuf sur le sujet. ■

INFOCAPSULE

Un genre pour les hommes

Il est de notoriété publique que les hommes lisent moins que les femmes, mais ils lisent tout de même. En général, il préfère la littérature technique, ce qui expliquerait leur engouement pour la science-fiction et la *fantasy*. L'Actusf (je n'ai pas trouvé le sens exact de ce nom, sans doute l'Actualité science-fiction) a dressé le portrait du lecteur de l'imaginaire, à la suite d'une enquête (1 045 répondants) auprès des intéressés, pour en arriver au portrait suivant : en France, le lecteur de ce genre littéraire est un homme dans 72 % des cas. Il est jeune. Il lit entre 4 et 10 livres par mois dont 50 % sont empruntés à la bibliothèque. Il achète ses livres dans une proportion de 70 % dans une librairie indépendante plutôt que dans les mégalibrairies.